Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 2 (1907)
Heft: 99

Artikel: Le meurtre du pope Gapone
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-257131

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Dimanche, 24 novembre 1907 | N° 99 | Deuxième année

POUR TOUT AVIS et communications S'adresser à la rédaction du

LE PAYS DU DIMANCHE

Pays du dimanche à Porrentruy — TELEPHONE

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

Le meurtre du pope Gapone

Qui a oublié la figure saisissante du pope Gapone et le rôle tragique qu'il a joué aux débuts de la révolution russe ; on a déjà parlé de sa fin misérable. Mais les récits publiés n'ont pas la précision qui garantit la sûreté de l'information. La vérité sur ce personnage vient d'être établie dans une correspondance que publie le *Corriere della Sera*, de Milan, et qui a emprunté sa documentation à un réfugié russe, embarqué naguère à Gênes pour l'Extrême-Orient. Les emprunts suivants faits à cette version rectifient et complètent comme on va lire ce qui est déjà surabondamment connu. Nous laissons parler le narrateur.

« Le général Trépoff avait imaginé d'opposer aux forces révolutionnaires des organisations ouvrières dont la police aurait la direction. Telle est la raison qui détermina le préfet de Moscou à entrer en rapports avec Gapone.

Au dire de ceux qui l'ont connu de plus près, ce dernier était d'une intelligence moins que médiocre, mais de tempérament passionné et fanatique. Les chefs de la police le jugèrent aussitôt capable d'exercer une grande influence sur les masses, et ils ne se trompèrent pas, car en peu de temps, Gapone eut pris la haute main sur les organisations ouvrières, qui devinrent dociles et obéissantes à sa direction. Gapone réussit de la sorte à entraver le mouvement socialiste.

Ce que Trépoff avait inauguré à Moscou, Plehve l'introduisit à Pétersbourg dans la deuxième moitié de 1904. Dans la capitale aussi, Gapone fut l'instrument du gouvernement.

Gapone était grand dépensier : il aimait la vie facile, les voyages, les soupers fins et le reste, toutes choses qu'il ne pouvait se procurer que grâce aux subsides de la police ; mais il n'était pas moins altéré de popularité. Quand il se vit à la tête d'un vaste mouvement ouvrier, il caressa l'illusion de le faire servir à ses propres ambitions.

D'un autre côté, pour exercer de l'ascendant sur les ouvriers, pour les exciter à la lutte et les entraîner à sa suite, il fallait bien qu'il leur parlât de leurs intérêts méconnus par le gouvernement et par les classes privilégiées, qu'il noircît et grossît l'image de leur condition misérable. De la sorte, involontairement et inconsciemment, il glissa sur la pente du socialisme démagogique.

Mais les socialistes révolutionnaires s'avisèrent bientôt du changement qui s'était produit chez Gapone, et tout de suite ils songèrent à faire tourner son activité à leur avantage. Ils le flanquèrent habilement d'affiliés qui eurent tôt fait de découvrir ses faibles. Par un travail subtil et assidu, par des flatteries, en lui faisant entrevoir un avenir de gloire, ces acolytes prétendus persuadèrent peu à peu Gapone de tirer avantage pour lui-même de l'ascendant qu'il exerçait sur les masses et de favoriser la révolution plutôt que la police.

Le pope avait été si bien circonvenu qu'il croyait agir en tout de sa propre initiative, alors qu'il était déjà un instrument aveugle entre les mains des socialistes révolutionnaires. Sa vanité lui donnait une idée absolument exagérée de sa propre personne et aussi de l'importance du mouvement dont il était le chef. Elle l'aveuglait sur les mesures de précaution que le gouvernement prenait. Il en était venu à croire que la police ne ferait rien contre lui et qu'au moment opportun il s'imposesait au gouvernement. La police, au contraire, se tenait au courant de tous ses faits et gestes. Elle connaissait le changement qui s'était opéré en lui et elle ne souhaitait qu'une chose, faire disparaître avec lui toute trace de l'erreur énorme qu'elle avait commise en se fiant à lui dans des conjonctures aussi graves. D'autre part, deux révolutionnaires, dont l'un, l'ingénieur Rutthemberg, un Russe du Caucase, est une sorte de géant, avaient été spécialement chargés par le parti de surveiller tous les mouvements de Gapone et d'accaparer toute sa confiance.

Dans la nuit qui précéda la journée historique du 22 janvier 1905, Gapone avait visité tous les groupes ouvriers, donnant des ordres, encourageant, ravivant les espérances. Le matin, il marcha résolument à la tête des manifestants qui, partis de Vasili Ostrof, traversèrent la Néva pour se rendre au Palais d'Hiver. A son côté, le pope Serge, qui devait tomber sous les balles devant le Palais d'Hiver, portait d'une main le crucifix, de l'autre le portrait du tsar. Une flamme d'enthousiasme illuminait Gapone qui semblait, en ce moment, transfiguré en héros.

Dans toutes les rencontres des manifestants avec la police, Gapone resta à la tête des manifestants, les ralliant au cri de « En avant pour la Russie ! » La police visait à le tuer, c'est sûr, mais il ne fut pas même effleuré par une balle.

Feuilleton du *Pays du dimanche* 2

L'Orfèvre d'Amsterdam

par Georges Régnal

Il décrivait un cercle rétréci pour se rapprocher d'elle. Il saisit ses deux mains qu'elle tendait, et, entre-croisant leurs bras, ils filèrent ensemble rapidement, d'un mouvement cadencé, hors de la cohue.

Ils se connaissaient depuis longtemps. M. Nicolas van Benshatin était reçu très cordialement, presque comme un parent, dans la maison de van der Hassen, quoiqu'il fût pauvre et artisan. Mais, en ce temps-là, l'œuvre honorait l'ouvrier, d'abord ; de plus, Nicolas, fils d'un officier de marine tué dans un combat naval, appartenant à une bonne famille, avait été fort bien élevé, et, forcé d'entrer dans l'industrie par la nécessité, avait choisi un métier très estimé, absolument artistique à cette époque : celui d'orfèvre. Elève de Lutona — un maître, — il était plein de talent et aurait pu devenir patron à son tour s'il avait possédé les ressources voulues pour s'établir. Malheureusement, des charges qu'il avait généreusement assumées dévoraient au jour le jour son modeste gain.

Quand les deux jeunes gens se furent un peu éloignés de la mêlée bruyante, ils rompirent le silence gardé jusque-là.

Ce fut Nicolas qui, d'une voix pénétrante et émue, commença ainsi :

— Jacquine, je vous ai cherchée parmi tout ce monde... J'avais besoin de vous parler.

— Ah ! fit avec malice la jolie enfant cent fois séduisante sous son bonnet de brune fourrure qui faisait valoir sa carnation si fraîche et ses beaux yeux si doux.

— Jacquine... il me faut du courage. Nous devons cesser de nous voir.

— Pourquoi donc ?

— Parce que... je sens que je vais vous aimer... trop. Cela fera notre malheur à tous deux.

— Vous ne m'aimez donc pas encore..... trop ?

— Hélas ! ne riez pas... Sais-je mesurer jusqu'à quel point on peut aimer sans dépasser les bornes de la raison. Tout ce dont je suis sûr, c'est que je me sens encore la force de pouvoir m'éloigner de vous comme du plus attrayant des dangers... Demain, en serais-je capable ?... J'en doute. Il faut donc que ce soit tout de suite. J'ai voulu vous expliquer... afin que vous sachiez... que vous ne m'accusiez pas... quand je ne viendrai plus...

La voix du jeune homme manqua, étouffée par l'émotion.